

Six mois et quelques jours à peine se sont écoulés, et le cercueil du pauvre patriote vient d'être remis en partie à découvert pour permettre de placer à côté une autre bière.

Le bruit des coups de pioche a réveillé le mort qui venait de s'endormir.

« Que me veulent donc encore les vivants ? Après tant d'outrages et de hontes, vient-on chercher mes os pour les disperser et leur infliger une avanie de plus ? Les vampires ont pris tout mon sang, laissez-moi dormir, vous n'aurez plus rien à dévorer. Je n'avais que mon cœur et je l'ai donné à mon pays. Vous qui m'avez refusé la liberté de vivre, ne pouvez-vous au moins respecter mon dernier sommeil ? »

C'est une visite qui t'arrive, mort ! Le ver va avoir une nouvelle proie, et toi une compagne. Celle qui vivait de ta vie est morte de ton supplice. Vous allez partager encore la même couche, le même lit va vous recevoir. Riel, c'est la mère de tes fils qui vient reposer près de toi !

Bourreau ! ton œuvre sera bientôt complète.

Dans quelques jours on creusera un nouveau trou pour la mère, et l'œuvre sera terminée.

L'aigle est mort, son aire a été renversée, mais les aiglons vivent !

. Je retiens ma plume et vais vous parler bien vite d'autre chose.

Il paraît que l'Institut du Canada, notre Académie, la Société Royale vient de se réunir et d'examiner les travaux qui lui ont été soumis.

Les séances n'ont pas été longues, on n'avait pour ainsi dire rien à faire, presque rien à lire. La section française, surtout, n'a pas brillé.

Ce n'est sans doute pas tout à fait sa faute. Si on avait nommé plus de littérateurs et moins de politiciens, les choses iraient peut-être mieux, mais je ne veux rien dire.

Il y a beaucoup, il y a tout à faire pour encourager la littérature chez nous, et il n'en tient qu'à nous de tenter quelque chose en ce sens.

Il est véritablement inconcevable de constater que personne n'a encore pensé à offrir à la section française des prix en argent, ou médailles, pour être distribués aux auteurs d'ouvrages, prose ou poésie, acceptés par la Société Royale.

On voit tous les jours des maquignons se réunir et se cotiser pour donner des prix à la bête qui courra le plus vite, et personne ne pense à stimuler le travail intellectuel.

Le gouvernement donne des prix aux propriétaires de bêtes à cornes, de poules, de mulets ou de porcs, mais jamais l'idée ne lui est encore venue de récompenser les propriétaires d'intelligences supérieures et de producteurs d'œuvres utiles et bonnes.

Je vois à chaque instant de gros marchands de Québec et de Montréal souscrire à des machines quelconques, et je n'en ai pas encore vu un seul consacrer cent ou deux cents piastres à la récompense d'un ouvrage littéraire.

Les mulets et les bêtes à cornes ont du mérite, mais, que diable, les êtres qui ne sont pas bêtes ont bien quelque valeur aussi !

. L'armée du Salut vient de se révéler à nous sous un nouveau jour.

L'appétit vient en mangeant, dit un vieux dicton, l'ambition suit le succès, mais ce n'est pas sans un profond étonnement que j'ai vu les adeptes de cette nouvelle religion, exprimer leur désir de régler eux-mêmes les questions politiques et vouloir servir d'arbitres entre les nations.

A la réunion qui vient d'avoir lieu à Londres, un délégué canadien dit qu'il regrettait que le Canada n'ait pas donné à l'armée du Salut l'argent que le gouvernement a dépensé pour apaiser l'insurrection du Nord-Ouest.

« Si cet argent, dit-il, nous avait été remis, les rebelles auraient tous pu être convertis et sauvés, et Riel lui-même, serait maintenant major de l'Armée. »

Le renseignement qui nous est ainsi donné est des plus précieux, et il est probable que les gouvernements en feront leur profit à l'avenir.

Pour le moment, je crois qu'on devrait, à titre d'essai, employer l'Armée du Salut au règlement

de la question Irlandaise. S'il y a succès, on verra plus tard à leur confier des affaires plus importantes, telles que la question d'Orient et celle de l'Alsace-Lorraine.

. Je vous parlais la semaine dernière des vers de Desaulniers, je disais qu'il y avait dans cette poésie, du cœur, de l'âme, du feu et un profond sentiment religieux.

Je disais aussi ces mots : J'aime l'idée de cette poésie, la grandeur d'âme du poète, la noblesse des sentiments exprimés et la chaleur du patriotisme qui rayonne de chaque vers.

J'ajoutais que je ne critiquais pas l'œuvre et que je laissais cette tâche aux vivisecteurs.

Je savais bien ce qui allait arriver.

L'autopsie a été faite, mais par un boucher maladroit, qui avoue ne pas avoir vu le corps, ne pas avoir lu la poésie en question.

Quand il arrive à cette phrase de ma causerie : « Cela me suffit. Remuez, faites vibrer quelque chose de bon, là, dans le côté gauche et je vous remercierai toujours, et vous serez poète. »

Il rend ce qui suit :

Est-ce vrai confrère que cela vous suffit ? Ne vous moquez-vous pas un peu lorsque vous nous prophétisez, comme cela, que nous serions poètes, si nous trouvons seulement le moyen de vous remuer quelque chose de bon, là, dans le côté gauche ? Et que promettez-vous donc à celui qui saurait, — je ne sais, ma foi, dans quel côté, — désopiler la rate aussi bien que vous le faites vous et votre poète ?

Moi aussi je vous remercierai toujours.

Voyez quel cœur et quelle sensibilité.

Il faut lui chatouiller la rate, c'est-à-dire de l'autre côté, opposé au cœur et à la poitrine ; je crois que ce serait plus bas encore qu'il faudrait lui remuer quelque chose.

Desaulniers et moi avons bien ri de cette machine critique si drôlement tournée.

. On s'occupe beaucoup, en France, de l'expulsion des princes de la famille d'Orléans.

Certes, je ne suis pas partisan de cette mesure, ce n'est pas ainsi que j'entends la liberté, et si j'avais l'honneur d'être député, je voterais contre cette proposition.

Cependant, il faut avouer que les Orléanistes ont fait preuve d'une maladresse incroyable depuis quelques années, mais surtout depuis la mort du comte de Chambord. Ils n'ont jamais perdu une occasion de parler hautement contre la forme du gouvernement et n'ont pas cessé de menacer et presque de conspirer contre l'ordre établi.

Qu'on ne soit pas républicain, je le comprends tout aussi bien qu'on ne veuille pas être bonapartiste ou orléaniste, mais je comprends aussi qu'on n'a pas le droit de combattre un gouvernement autrement que d'après les formes constitutionnelles.

Du reste, les républicains représentent actuellement en France l'élément conservateur, et on admet que, loin d'être un danger, ils constituent un rempart élevé contre le radicalisme qui devient de plus en plus menaçant.

. Il est maintenant bien entendu que la Saint Jean-Baptiste sera célébrée à Rutland (Etats-Unis), et que tout le comité général du Canada y sera présent.

On partira le 23 juin, à onze heures du soir, et on sera de retour à Montréal le 25, à six heures du matin.

C'est la première fois que l'on choisit une ville des Etats-Unis pour siège de la fête nationale. Il est probable que ce choix aura pour résultat de mieux grouper les sections de l'Association qui existent en Amérique et d'en former un tout homogène et compacte.

Succès à la Saint Jean-Baptiste.

. Le concert Lefebvre aura lieu dans quelques jours. Presque tous les sièges sont déjà retenus, et je ne crois pas trop m'avancer en vous prédisant une soirée extraordinaire et une salle comble.

Leon Laffitte

CEUX QUE NOUS AVONS PERDUS

DARFOIS, dans les soirs d'hiver, quand je prolonge seul la veillée, le livre commencé me tombe des mains et ma pensée se reporte sur ceux que j'ai perdus. Le foyer qui va s'éteindre jette une dernière lueur : c'est le moment où la réalité et l'illusion se confondent ; il me semble que l'âme des amis disparus voltige autour de moi ; je leur parle, et ils me répondent. Chacun de nous a ainsi ses morts, avec qui il s'entretient aux heures de recueillement : c'est là une des consolations, une des joies de la vie intérieure.

On a dit souvent que ceux que nous avons perdus revivent en nous. Ils revivent, en effet, dans notre affection, dans nos regrets ; mais ce qu'ils attendent de nous, c'est autre chose qu'une douleur stérile. Nous devons, en pensant à ceux que nous avons aimés et honorés, nous souvenir des exemples qu'ils nous ont donnés ; nous devons nous demander, dans toutes les occasions décisives, quel parti ils nous conseilleraient s'ils étaient encore là ; nous devons, enfin, nous montrer dignes d'eux par nos pensées et par nos actes.

Même en ses formes les plus naïves, le culte des morts est bon, respectable. Il y aura toujours quelque chose de touchant dans la visite d'une veuve, d'un enfant, au cimetière ; dans les soins donnés à une tombe, aux fleurs qui l'entourent. En vain on nous dit : « Il n'y a ici qu'un peu de poussière ; ce que nous avons aimé, l'être bon et dévoué, l'âme, en un mot, est ailleurs. Rien de plus vrai, sans doute ; mais il n'en est pas moins naturel, le mouvement qui nous ramène aux lieux où se fit la séparation suprême.

Il convient, d'ailleurs, que la culture du sentiment soit soumise à certaines règles, à certaines habitudes. A ce point de vue, le culte extérieur des morts peut contribuer à empêcher l'oubli chez les âmes faibles, l'excès de la douleur chez les âmes fortes. Tout ce qui est en nous a besoin d'être dirigé : il nous faut, pour y rattacher nos sentiments comme nos idées, des points fixes dans le temps et dans l'espace. Les moralistes pensent ainsi, quand ils recommandent d'avoir des heures déterminées, soit pour la prière, soit pour la méditation.

On peut encore dire que le champ du repos est un lieu admirablement propre au recueillement, au retour sur soi-même. A qui n'est-il pas arrivé de s'oublier sur la tombe de quelque être aimé, en pensant aux angoisses de la vie, aux devoirs incertains ? Qui n'a emporté, d'une heure ainsi employée, quelque résolution virile, quelque pensée forte ?

Rien, à notre sens, n'élève plus l'homme que le sentiment qui le pousse à chercher, soit dans le passé, soit dans l'avenir, ce quelque chose d'immuable qu'il ne peut saisir dans le moment présent. Le fils qui vit dans le passé, se souvenant des parents qu'il a perdus, le père qui vit dans l'avenir, préparant le sort de ses enfants, obéissent à une préoccupation de même ordre. Ils veulent échapper à cette infirmité de notre nature, qui fait que tout se renouvelle sans cesse en nous comme autour de nous ; ils poursuivent cette continuité, cette éternité, dont l'idée tourmente l'homme civilisé aussi bien que le sauvage.

Plus nous avançons dans la vie, plus le sentier où nous marchons se rétrécit, et moins il faut nous attacher au présent. Regardons soit derrière nous, soit devant nous : le souvenir, l'espérance, sont deux grandes forces pour l'homme. Et puis, pourquoi ne le dirions-nous pas ? Il est bon de penser que quelques amis se souviendront de nous, comme nous nous souvenons de ceux que nous avons perdus.

C'est ainsi qu'on a pu dire que l'amour est vainqueur de la mort.

PAUL LAFFITTE.

Madame X... a presque cinquante ans, et, malgré son âge, elle affecte une coquetterie des plus déplacées. Elle possède deux filles, âgées de vingt-deux à vingt-cinq ans, qu'elle s'obstine à appeler des *bébé*s. Une amie, agacée par cette appellation, lui dit : « Ma chère amie, je crois que vous avez tort de ne pas sevrer vos filles ; ça doit les empêcher de se marier. »